Faire advenir un enfant et un parent au monde

Le Baby shower, une fête « bon enfant » pour un enfant et des parents modèles (Mexique) ?

Charles Edouard de Suremain (1), Elodie Razy (2)

(1) Anthropologue, UMR 208 PaLoc (IRD-MNHN), rattaché au CIESAS-DF (Mexique),
(2) Anthropologue, Université de Liège, FaSS-LASC (Belgique)

Résumé : La cérémonie du baby shower. « Fête prénatale », « de grossesse » ou « réception pour la naissance du bébé » (*ducha del bébé*, *fiesta del bébé* ou *fiesta del nacimiento* en espagnol), a habituellement lieu au cours des trois derniers mois de grossesse. Attestée au Mexique – comme au Pérou (Byström 2015) – depuis une trentaine d'années, l'existence du baby shower, désignée localement du même nom, confirme l'incontestable influence du grand voisin du Nord. Toutefois, la cérémonie du baby shower connaît diverses variantes et déclinaisons tant dans son déroulement que dans les jeux, les objets et les acteurs qu'elle convoque, résultant d'un processus de réinterprétation et de création constant.

Mots-clés : naissance, parentalité, rites, baby shower, Mexique

1 Introduction

Largement soumis à l'influence culturelle européenne et espagnole par le passé, le Mexique se démarque par la présence d'une multitude de fêtes, cérémonies et rituels d'origine ou à connotation nord-américaine et canadienne [1], notamment la cérémonie du baby shower. « Fête prénatale », « de grossesse » ou « réception pour la naissance du bébé » (*ducha del bébé*, *fiesta del bébé* ou *fiesta del nacimiento* en espagnol), elle a

1. Comme l'« enterrement de la vie de jeune fille/garçon » (*despedida de soltera/soltero* en espagnol), les anniversaires, les fêtes des mères et/ou des pères, la Saint Valentin… et plus curieusement la fête d'Halloween qui a lieu la veille de la fête des morts (inscrite sur la liste représentative du Patrimoine culturel immatériel dressée par l'Unesco).

habituellement lieu au cours des trois derniers mois de grossesse [2]. Si certains auteurs disent en avoir repéré des formes primitives à l'époque de la Renaissance (Williams 2017), il aurait plus sûrement connu un important développement après la seconde guerre mondiale, plus particulièrement pendant le baby-boom, à l'apogée de la société de consommation, au moment de la reconnaissance progressive de l'importance de la vie fœtale puis, plus récemment, de l'avènement de l'enfant-roi, notion par ailleurs contestée (Théry 1992 ; Singly 2009). La « pluie de cadeaux » (*shower gift*), comme on l'appelle encore parfois plus prosaïquement, aurait permis aux familles les plus modestes de faire face aux nombreux frais occasionnés par la naissance d'un enfant (Williams 2017). Attestée au Mexique – comme au Pérou (Byström 2015) – depuis une trentaine d'années, l'existence du baby shower, désignée localement du même nom, confirme l'incontestable influence du grand voisin du Nord. Toutefois, la cérémonie du baby shower connaît diverses variantes et déclinaisons tant dans son déroulement que dans les jeux, les objets et les acteurs qu'elle convoque, résultant d'un processus de réinterprétation et de création constant. Phénomène urbain à l'origine, la cérémonie s'est largement diffusée dans les agglomérations secondaires du pays, voire dans les villages. Autrefois cantonné à l'élite urbaine (Sánchez 2003) [3], le baby shower concerne aujourd'hui les couches populaires, aussi bien sous l'effet du mimétisme culturel que des intenses circulations (d'hommes, d'objets, d'idées, d'argent…) entre le Mexique et les États-Unis – comme le montre Renata E. Hryciuk (2010) dans l'un des rares articles consacré au thème sur le Mexique.

En dépit de son immense popularité [4], le baby shower a en effet curieusement plus suscité l'attention des magazines, des sites Internet féminins et des séries télévisuelles (*Sex and the City…*) que des anthropologues, à l'exception de quelques études scientifiques – essentiellement américaines. Alison J. Clarke (2004), par exemple, adopte les postulats des *New Kinship Studies* (Rothman 1989 ; Strathern 1992) selon lesquels la mère et l'enfant se construisent l'un par rapport à l'autre d'une part et que le renforcement de leur relation passe par la circulation de biens de consommation courants sous forme d'achats, d'échanges, de prêts ou de dons d'autre part. L'idée serait donc qu'avoir un enfant, ce serait aussi « avoir des choses », en abondance de préférence et destinées à l'enfant prioritairement [5], et donc s'engager dans des cycles de réciprocité entre donneurs et receveurs de choses, en l'occurrence de cadeaux (Nelson 2003 : 20-21). La prolifération des sites Internet dédiés aux listes de naissance, sur le modèle des listes de mariage, témoigne de l'institutionnalisation et de la rationalisation d'une pratique qui trouve sa préfiguration dans le baby shower. L'interprétation fonctionnaliste marque plus particulièrement les études en psychologie sur la ques-

2. On notera que le troisième trimestre de la grossesse laisse progressivement les angoisses des premiers mois de côté, voit la relation fœtus/mère/extérieur objectivée par les mouvements perceptibles du fœtus et que ce dernier est considéré comme viable s'il naît avant le terme.

3. D'après Aline Hémond (communication personnelle), une filière pour l'établissement du baby shower au Mexique sont les familles mexicaines riches (souvent d'origine juive) qui ont des membres de leur famille vivant aux États-Unis et/ou qui allaient faire leurs emplettes dans ce pays, et qui ont adopté cette fête « par capillarité ».

4. Ce texte s'appuie sur une recherche ethnographique en cours commencée en 2011 au Mexique et poursuivie plus systématiquement depuis 2015. Le thème mériterait une étude monographique et comparative qui n'a, à notre connaissance, jamais été engagée jusqu'alors.

5. À ce sujet, on notera que l'accueil de l'enfant à naître des familles populaires lilloises, étudiées par Bernadette Tillard (2003), passe notamment par l'achat du matériel de puériculture grâce aux allocations familiales, lequel marque autant la pré-socialisation de l'enfant que celle du futur parent.

tion (Côté-Arsenault, Brody & Dombeck 2009) : anxiogène, la période favoriserait le fort investissement affectif et émotionnel de l'enfant à venir, pouvant aller jusqu'à la couvade. D'autres auteurs (Grunlan & Mayers ([1979]1988 : 78) parlent d'un « rituel prénatal » visant à assurer la transition de l'enfant « non-né » (*unborn*) à l'enfant « né » (*born*). Dans la plupart des travaux en sciences sociales, le baby shower s'inscrit plus largement dans la grossesse en tant que « rite de passage » ayant pour principale vocation de préparer la mère à son futur rôle, de lui prodiguer des conseils sur la maternité et de la rassurer par la présence de nombreux amis qui lui font des cadeaux (Fisher & Gainer 1993). Le texte de Linda L. Layne (2000) va toutefois plus loin en analysant, à partir d'une ethnographie détaillée, le sens des objets achetés, donnés et gardés en distinguant ceux des enfants à venir (*babies-to-be*), des enfants souhaités (*would-have-been-babies*) et des vrais bébé (*real babies*), en mettant au jour ce qu'elle appelle les « actes de mémoire » dans la reconstitution du vécu de la grossesse des mères. Un autre anthropologue a conduit une courte enquête sur le baby shower, toujours aux États-Unis : il souligne l'importance du processus d'apprentissage de la paternité (et du rôle de mari) qui s'y joue, à l'initiative des femmes, lesquelles mettent à profit cet événement exceptionnel pour inverser les rôles habituellement dévolus à chaque sexe (Braithwaite 1995).

Dans ce texte, nous partons du constat selon lequel la pluralité des cérémonies observables dans la ville de Mexico va de pair avec une prolifération d'objets miniatures, issus du commerce de rue, associés au monde de la petite enfance. Nous faisons l'hypothèse que leur utilisation au cours des différents types de jeux organisés durant le baby shower dévoilent les nombreuses attentes des parents vis-à-vis de l'enfant qui va naître, ainsi que la valorisation des différentes compétences des parents et de l'entourage adulte de l'enfant ; nous envisageons également que les jeux explicitent les qualités souhaitables et désirées de ce que doit être un « bon enfant » dans les représentations locales. C'est à ces attentes, compétences et désirs que nous allons nous intéresser ici, à partir de l'analyse des jeux et des objets mobilisés durant le baby shower. Composantes essentielles de la cérémonie, nous verrons qu'ils permettent d'activer et de réactiver des formes d'identités marquées par une relative unité de rôles, d'appartenances et de référents sociaux et culturels. À ce titre, le baby shower préfigure peut-être, à l'heure de la globalisation, la singularité identitaire des enfants qui vont naître, comme de celle de leurs parents, dans la Nation mexicaine.

2 Parents, amis, compadres : une communauté de destin ?

Les modalités extrêmement variables de l'organisation et du déroulement de la cérémonie renvoient à n'en point douter à l'immense diversité des situations familiales, sociales, culturelles et aussi économiques des familles concernées. S'il revient, dans les discours, plutôt à des femmes non apparentées à la femme enceinte d'organiser le baby shower – par surprise, à son domicile et avec la secrète complicité de son mari autour du septième mois de grossesse –, les écarts sont si nombreux qu'on peut raisonnablement se demander s'il se dégage vraiment une norme.

De fait, nombreuses sont les occasions où ce sont les mères, les belles-mères ou encore les sœurs de la femme enceinte qui prennent l'initiative d'organiser la fête chez

elles ou en terrain neutre (dans une salle des fêtes, « *salón* », louée pour l'occasion par exemple). Il est notable que les femmes les plus âgées, qui n'ont jamais « bénéficié » d'un baby shower, en organisent pour leur première fille ou les suivantes. Plus rares en revanche sont les cas où ce sont des hommes qui s'y résolvent : certains s'y risquent pour leur femme avec le concours de leur belle-mère, de leur mère, de leur(s) sœur(s) ou de leur(s) belle(s)-sœur(s) ; d'autres, encore plus rares, préfèrent réserver le baby shower aux seuls hommes de leur entourage. On assiste alors à une réunion de célibataires ou de jeunes hommes mariés avec ou sans enfants, le principe étant toujours d'inviter une catégorie homogène de participants, partageant le même destin. Les « puristes » du baby shower déclarent, non sans ironie, que les baby showers d'hommes ressemblent davantage à des « enterrements de vie de garçons » qu'à des fêtes pour honorer la femme et l'enfant à venir. Une autre option, enfin, est offerte par les parrains et/ou marraines rituels (*compadres*) de l'un des parents de l'enfant à venir. Conformément à ce qui prévaut un peu partout en Amérique latine, les *compadres* sont rarement apparentés, l'intention étant précisément d'étendre et de diversifier les réseaux de relations : les pseudo-parents sont dès lors liés par une sorte « d'amitié ritualisée » selon l'expression de Jean-Louis Christinat (1989 : 78). Dans ce cas, ce sont surtout les ami(e)s de la femme enceinte qui sont convié(e)s, même si la formule n'exclut pas certains proches parents.

Qu'il s'agisse de parents, d'amis ou de *compadres*, l'intention est de réunir des cercles de personnes qui, contrairement au discours d'ouverture affiché, s'avèrent finalement relativement clos sur le plan social, culturel et économique [6]. De cette volonté, il résulte une forme d'unité plus ou moins étanche et fictive, voire feinte, que le caractère généreux et festif de la cérémonie entretient subtilement et qu'il finit même par faire disparaître. La quête illusoire d'unité, somme toute conventionnelle et convenue, pourrait expliquer la répétition de plusieurs baby showers avec d'autres invités au bénéfice d'une même personne, à la condition qu'ils soient orchestrés par des parents, amis ou *compadres* différents – comme nous allons le voir dans l'exemple rapporté ci-dessous.

3 Petits arrangements entre « amis »

L'unité célébrée, presque de façade, autour de la femme enceinte et de l'enfant à naître ne suffit pas à masquer les aspects logistiques et financiers, et par conséquent la multitude de petits tiraillements et d'arrangements qui jalonnent le déroulement du baby shower. Plusieurs formules existent, de la plus ostentatoire, « verticale » et autoritaire à la plus sobre, « horizontale » et redistributive, avec une gamme presqu'infinie d'expressions intermédiaires.

C'est ainsi qu'Adriana, originaire de la bonne société de la capitale mexicaine, nous a expliqué que sa mère avait pris tous les frais d'organisation à sa charge, au motif que l'enfant qui allait naître était son premier petit-enfant et qu'il fallait « le présenter dignement au monde ». Adriana n'a tout simplement pas pu s'y opposer. À ce

6. Des baby showers sont aujourd'hui organisés au bureau des femmes enceintes (*office baby showers*). Y assistent, par définition, des femmes et des hommes aux statuts très différents : la cérémonie est nécessairement plus policée que dans celles décrites ici (Fischer & Gainer 1993).

point que sa mère s'est occupée de l'envoi des invitations [7], de la location du prestigieux salon d'honneur d'un hôtel du centre-ville, de l'achat des fleurs, du buffet, du gâteau, des cadeaux-souvenirs pour les invités, du recrutement d'un animateur (pour une heure) et même d'une grande partie des cadeaux destinés à la mère et à l'enfant ! Ce cas de figure rapproche le baby shower d'une sorte de « banquet de noce », selon l'expression même d'Adriana. En l'occurrence, il s'agissait clairement de rappeler, dès avant sa naissance, le statut social, culturel et économique de l'enfant, et de convier à la fête une centaine de personnes qui soient exclusivement de « son monde ». Pour l'occasion, se rappelle Adriana, seules des femmes invitées par sa mère étaient conviées. Chacune est venue avec un ou plusieurs cadeaux, tous plus somptueux les uns que les autres, sans rapport évident avec la vie quotidienne du premier âge de l'enfant [8]. Ignorant son sexe, quoiqu'Adriana ait réalisé une échographie pour le connaître, les invités lui offrirent des cadeaux censés être neutres qui rivalisaient de qualité et provenaient des plus belles boutiques de jouets de Mexico : couvertures, lit en fer forgé, lampes de chevet, animaux en bois, livres d'image, DVD de contes enfantins... Comme pour contrebalancer ce baby shower de type « vertical », Adriana nous expliqua qu'elle avait tenu à organiser elle-même une cérémonie « plus intime et amicale » quelques semaines après, durant son huitième mois de grossesse. Cette fois, l'organisation, plus « horizontale », fut réduite au minimum, Adriana se contentant de demander à ses ami(e)s de passer chez elle un dimanche, en apportant ce qu'elles pouvaient en termes de victuailles. Ses meilleures amies passèrent toutefois la veille pour décorer sa maison de toutes sortes de ballons gonflables, de panneaux humoristiques, de serpentins et, surtout, de *papel picado* [9] annonçant la bienvenue à l'enfant ou souhaitant tout simplement (à la mère comme à l'enfant) un « Heureux baby shower ! » (*¡Feliz baby shower !*). À cette occasion, une partie des cadeaux offerts par les invité(e)s n'avaient rien à voir avec ceux offerts précédemment. Hormis ceux destinés à l'enfant et à la mère à proprement parler, ils apportèrent également, nous allons y revenir, d'innombrables objets miniatures achetés sur les étals de rue spécialisés de la ville et qui entretiennent un rapport direct avec le quotidien de n'importe quel nouveau-né : hochets, couches, biberons, pyjamas, boîtes de talc, paquets de coton... Pour la circonstance, l'intention d'Adriana n'était pas de présenter socialement son enfant au monde, mais de l'intégrer affectivement au cercle des intimes, à savoir aux femmes et aux hommes de confiance sur lesquelles l'enfant pourrait éventuellement s'appuyer en cas de difficultés dans sa future existence.

7. Les cartes, qui rivalisent de créativité, sont généralement déposées au domicile des invités. Leur couleur (bleue, rose ou neutre) annonce le sexe de l'enfant lorsqu'il est connu des parents. Elles coexistent avec les invitations envoyées par Internet et les listes de cadeaux (sur le modèle des listes de mariage) qui permettent aux membres de la société vivant à l'étranger de participer à la fête sans avoir à s'y rendre. Au Pérou, Cecilia Byström (2015 : 21-23) évoque l'importance de la couleur rose dans le processus de sexualisation du fœtus.

8. Dans les baby showers « de la bonne société », les invités font des cadeaux personnalisés à « la femme » et non plus seulement à « la mère » de l'enfant : vêtements, bijoux, objets de décoration, huile corporelle, parfum... On notera que cette logique ostentatoire de don poussée à l'extrême et impliquant le contre-don participe de la triple obligation de donner, recevoir et rendre relevée par Mauss dans les sociétés dites traditionnelles. A l'évidence, dans le contexte mexicain comme ailleurs dans le monde, cette obligation participe de la reproduction sociale.

9. Originaire de Chine, il s'agit d'un papier très fin, coloré et découpé à la main, aux motifs variables : prénoms, événements, symboles... Élément essentiel des fêtes mexicaines, de la fête des morts en particulier, les feuilles sont suspendues à un fil qui traverse une pièce ou une rue, formant un véritable plafond multicolore. Des villages de la région de Puebla (sud-est de la ville de Mexico) sont spécialisés dans ce savoir-faire reconnu comme patrimoine culturel de l'État.

Le baby shower organisé par Jessica, la meilleure amie de Gloria, toutes deux vivant à Mexico, présente une configuration sensiblement différente des précédentes. Jessica a en effet souhaité organiser la fête avec la belle-mère de Gloria, qui a des origines indiennes *nahuas*, tout en tenant cette dernière au secret. Mais les velléités amicales de Jessica se sont, dès le départ, heurtées aux revendications diverses de la belle-mère. Jessica explique que l'enfant à naître était en fait le premier petit garçon de la famille de Gloria et qu'il était de ce fait d'emblée placé sur un piédestal justifiant tous les écarts d'autorité de sa grand-mère. C'est ainsi que Jessica nous a raconté que la liste d'invité(e)s proposée à la belle-mère fut méthodiquement déconstruite ; de même, les options en matière de lieux, de décoration et de buffet pour la fête furent soigneusement revues et corrigées pour aboutir à une fête totalement différente de celle qu'elle avait imaginée au départ. L'idée fixe de la belle-mère était, semble-t-il, de faire en sorte que tous les frais et les différents postes de la cérémonie (fleurs, buffet, boissons, cadeaux…) soient strictement répartis entre les invités, selon le niveau de richesse qu'elle leur imputait – à tort ou à raison [10]. Jessica, en vain, argua du fait que cette vision était contradictoire avec celle d'un baby shower qui devait d'abord s'adresser à Gloria, la mère de l'enfant ; la belle-mère, au contraire, ne voyait que la satisfaction future, et l'intérêt, de son petit-fils. Du côté de Jessica, semblait prévaloir une vision plus conforme à l'étiquette mexicaine populaire qui veut que « l'on ne demande pas aux gens, encore moins de sa propre famille, de faire des cadeaux ! » ; de l'autre, celui de la belle-mère, l'idée était plutôt « que les cadeaux tombent en abondance » et que tous les moyens étaient bons « pour que le petit-fils bénéficie de tout pour toute sa vie ! ». Optant finalement pour une sorte de compromis mou, « pour ne pas ruiner la fête », et sans rien en dire à son amie Gloria, Jessica céda sur presque tous les points, à l'exception de l'organisation des jeux, parfois mixtes, qui se déroulèrent pendant la fête et sur laquelle nous allons à présent nous arrêter.

4 Des objets et des jeux performatifs

Ce qui signale le baby shower parmi les nombreuses cérémonies qui jalonnent le cycle de la vie au Mexique, c'est tout d'abord qu'il s'adresse à la fois à un enfant qui va naître et à des parents qui vont le devenir. Cette originalité confère sans doute aux objets qui y circulent et aux jeux qui s'y déroulent une dimension performative particulière. Est entendu ici par « jeu » ce que Roberte Hamayon (2016) désigne très généralement par une série d'actions qui prennent un sens différent de celui qu'elles auraient dans un contexte différent. Cette conception peut être illustrée ici par de multiples variantes – souvent féminines, parfois masculines et plus rarement mixtes – dont le contenu renvoie plus ou moins explicitement à diverses attentes et compétences parentales. Les jeux visent en effet non seulement à délivrer des messages sur ce que doit être un « bon enfant », ou sur ce que l'on peut ou doit en attendre, mais également à apprécier le niveau de compétence de la mère ou du père en matière de soins portés à l'enfant

10. D'après Aline Hémond (communication personnelle), cette manière d'envisager le baby shower pourrait être calquée sur le modèle des fêtes de cycle de vie régies par une répartition des assignations de cadeaux et/ou des participations financières entre parents et proches. Ces mécanismes – plus ou moins stricts et réciproques – existent dans un grand nombre de localités organisées selon le système de charges et le « *compadrazgo* augmenté » (inviter des « parrains » hors baptême à participer par un don à la fête, ce qui implique parfois des relations sociales dissymétriques).

(alimentation, hygiène, attention...) [11]. Même si la dimension ludique y est manifeste et importante, elle ne suffit pas à gommer leur caractère hautement performatif, et la quête – à peine retenue – de la performance chez les joueurs qui y participent.

Les principales qualités auxquelles font appel les jeux à l'œuvre dans le baby shower sont l'imitation et l'interaction, déclinées sur le mode du burlesque et de l'autodérision. Si ces modes d'expression mériteraient une attention particulière en contexte, on peut d'ores et déjà poser la question de leur rôle protecteur et dérivateur du malheur lors de cette étape de la vie qui, de manière universelle mais à des degrès divers, reste soumise à de multiples risques, tant pour la mère que pour le fœtus, diversement contrôlables [12]. Ici, le résultat est tout aussi important que la façon de jouer et de se jouer des objets. Sur les étals de rue de la ville de Mexico, on peut se procurer de nombreux « cahiers de jeux » destinés au baby shower. On y découvre des quizz, des jeux de rôle, des mimes, des défis, des farces, des devinettes, mais aussi de multiples gages (« pénitences » ou *penitencias* en espagnol) auxquels les invités devront se plier en cas d'échec. Sur les mêmes étals, on peut également se procurer les divers objets miniatures mentionnés plus haut. Le point commun des jeux et des objets proposés est, à l'évidence, d'être gais et ludiques [13]. Ils doivent donner l'occasion aux femmes et/ou aux hommes d'exercer leur talent de parents, mais aussi de montrer leur capacité de se mettre à la place d'un bébé qui, de surcroît, remplit bien son rôle de bébé [14].

Dans le premier type de jeux, qui permettent de reconnaître un « bon parent », l'un consiste à mémoriser le nombre exact d'objets (en miniatures) qui composent le sac de bébé idéal : couverture, linge, chaussettes, langes, shampoing, tétine, peigne, talc, biberon, lait maternisé... Outre la mémoire, le jeu fait aussi appel au sens du rangement, chaque objet devant retrouver sa place initiale dans le sac. Un autre jeu, qui s'apparente à un défi, consiste à mettre une mini-couche à une petite poupée avec les yeux bandés ou un bras attaché derrière le dos. Une variante existe avec le bébé (une poupée) que l'on doit laver et habiller les yeux bandés. On notera encore les courses de poussettes (parfois de taille réelle) qui visent à aller le plus vite possible tout en évitant de heurter des obstacles sciemment placés sur le parcours. Dans le même registre, un jeu consiste à se glisser un ballon gonflé d'air contre le ventre, à la manière d'une femme enceinte, et à engager une sorte de lutte « ventre à ventre » contre les autres invité(e)s : le ou la gagnante sera celui ou celle qui aura su conserver intact son ballon et métaphoriquement son enfant en dépit de l'adversité. La meilleure mémoire, la plus grande habileté ou encore l'« instinct de protection » le plus aguerri,

11. Il n'est pas rare que les sages-femmes américaines soient conviées au baby shower des futures parturientes : sur un mode ludique, elles prolongent à domicile des tâches éducatives habituellement dispensées au cabinet médical (Han 2009 : 13).

12. À ce sujet, la réflexion pourrait être enrichie par les apports d'Odile Journet sur le rite du *kanyalen* chez les Joola (Sénégal), une institution destinée aux femmes stériles ou dont les enfants meurent de manière répétée en bas âge. Dérision et burlesque sont au cœur de leur parcours de femmes devenues un temps esclaves et bouffonnes afin de conjurer le malheur qui s'abat sur leur progéniture.

13. Les jeux de mots, mots à double sens et allusions cocasses sont légions, comme les imitations, moqueries et taquineries visant surtout les hommes. Dans les Andes péruviennes, Cecilia Byström (2015 : 16) voit en l'animateur déguisé en clown une figure qui franchit ou se joue des frontières sexuelles : il s'agirait de ritualiser la sexualisation du fœtus.

14. On pourra voir dans cette ritualisation une certaine version euphémisée et condensée de la transmission intergénérationnelle des « soins maternels » dans des sociétés où l'enfant se raréfie et où les futurs parents ont de moins en moins de contacts avec des enfants en bas âge avant la naissance de leur propre enfant.

auxquels font appel ces différents jeux, constituent les principales qualités d'un parent idéal [15].

Dans le deuxième cas, qui consiste à jouer au « bon bébé », les jeux consistent pour les adultes à mimer un bébé qui marche à quatre pattes, qui tombe, qui pleure et qui s'arrête immédiatement pour se mettre à rire, qui tète proprement son biberon et qui tape ensuite en rythme dans ses mains : ces mimes, ou jeux de rôle, tendent à représenter ce que doit être un bébé bien obéissant, agile, de bonne humeur et toujours disposé à apprendre. Dans d'autres jeux, les adultes se déguisent en bébé et mettent à l'épreuve leurs parents fictifs, pour mieux se calmer et s'endormir par la suite. Parfois, un adulte se met à pleurer comme un bébé qui cauchemarde : après avoir été consolé, il s'endort du sommeil du juste. Un autre jeu consiste à affubler chaque invité(e) d'un sobriquet comique : le « bébé le plus intelligent » sera celui qui aura commis le moins d'erreurs lorsqu'il s'agira de se remémorer le nom de tous les parents, une fois ceux-ci mélangés. L'envie d'apprendre, de bien faire, l'obéissance ou encore la bonne humeur sont, d'après ce deuxième type de jeux, les qualités essentielles d'un « bon bébé » [16].

Des jeux mixtes combinent les deux objectifs : celui d'être un « bon parent » et un « bon bébé » à la fois. Il s'agit en particulier du défi qui consiste, pour les adultes de l'assistance, à nourrir de bouillie, le plus proprement possible, les yeux bandés et avec une cuillère minuscule, un(e) invité(e) tiré(e) au sort. L'assemblée vote ensuite publiquement pour désigner le « meilleur parent », c'est-à-dire le plus propre, et le « meilleur bébé », autrement dit celui qui a le mieux et le plus mangé. Lors d'un autre jeu, un groupe d'invité(e)s distribue une bouillie non-assaisonnée, particulièrement fade, à l'autre groupe d'invité(e)s. C'est à celle/celui qui aura distribué le plus de bouillie et à celle/celui qui en aura le plus absorbé sans rechigner que reviendra respectivement la palme de la « meilleure maman cuisinière » (ou du « meilleur papa cuisinier ») et du « meilleur enfant gourmet ». Un autre jeu consiste à faire une course à quatre pattes dans la maison ou l'appartement sans se cogner ni rien faire tomber : le vainqueur reçoit alors une double ration de biberon, le plus souvent rempli d'alcool, de la part de son « parent », béat d'admiration. Le bébé se devra de l'absorber d'un trait, comme il se doit, surtout si l'enfant qui va naître est un garçon. L'alcool semble jouer un rôle non négligeable dans les baby showers d'hommes, le « bien boire » étant hautement valorisé et considéré comme une compétence à part entière. Comme si l'enfant dont le père savait bien boire allait lui aussi savoir bien boire dans l'avenir. Savoir boire engage l'identité sexuelle et donc, d'après les observations de Cecilila Byström au Pérou, le marquage sexuel du fœtus (2015 : 19) – on pourrait même parler dans ce cas d'« affiliation du fœtus » [17]. Pour l'auteur, la consommation d'alcool par les hommes serait aussi une façon de montrer qu'ils sont incapables « par nature » de nourrir ou de s'occuper d'un bébé (Byström 2015 : 29) [18]. Dans ce troisième type de jeux, la patience, l'habileté, l'appétit, le goût pour l'alcool et l'obéissance sont des

15. À Mexico, Renata E. Hryciuk (2000 : 497) raconte que les invitées qui croisent les jambes doivent porter une couche en guise de gage, jusqu'à ce qu'une autre invitée se fasse prendre. Il s'agirait d'une forme de « réminiscence » de rituel de protection indigène.

16. Des ballons, dont le symbolisme est évident, sont parfois distribués à l'assistance ; percés, ils dévoilent des messages contenant des défis à réaliser, comme mimer un bébé dans diverses attitudes.

17. Sur les questions de statut du fœtus, *cf.* Platt (2001), Tillard (2004) ou encore Walentowitz (2005).

18. Les analyses de Caroline Magny (2008) sur les Andes péruviennes et d'Éric Jolly (2004) pour le pays Dogon montrent également le lien entre masculinité et alcool.

qualités partagées qui ressortent entre les adultes et les enfants, et que les premiers transmettent aux autres le plus naturellement du monde.

Ces différents types de jeux ont en commun d'insuffler des modèles de comportements idéaux de parents et d'enfants, de contribuer à les rappeler, à les faire vivre et aussi à les transmettre – pas uniquement entre femmes et/ou hommes de la même génération, mais aussi entre parents et enfants à naître. En dépit de leur caractère ludique, ils « métaphorisent » la société, selon l'expression d'Hamayon (2012), et rappellent de manière performative l'ordre social qui la fonde. Dans cet ordre d'idée, il est intéressant de constater l'apparition, aux États-Unis, de formes de baby showers investis de valeurs politiques contestataires, en l'occurrence « féministes » – qui revendiquent la seule compétence des femmes en matière d'enfant – ou encore « écologistes » qui militent pour des éco-baby showers et des éco-cadeaux responsables (Williams 2017 : 23-24). Dans le même registre, en Australie, des baby showers « spirituels » dénués de cadeaux ont fait leur apparition, visant à « reconnecter » la mère avec la nature ou la « terre-mère » conformément à la glose *new-Age* (Burns 2015).

5 Les paradoxes politiques et identitaires du baby shower

Le véritable enthousiasme populaire pour le baby shower est une originalité qui ne peut laisser l'observateur indifférent ; le fait qu'il concerne une large majorité de femmes, issues de groupes sociaux très contrastés, dans une ville aussi tentaculaire, complexe et fracturée que Mexico, en est une autre. Mais ce qu'il y a peut-être d'encore plus surprenant est le succès durable d'une institution aux allures quelque peu conservatrices à une époque où les modèles classiques en matière de maternité, de statut de la femme, de parentalité ou de rapports entre hommes et femmes sont ouvertement remis en question par la société mexicaine [19].

En effet, l'engouement pour la cérémonie semble à première vue cohérent avec les valeurs profondément « maternalistes » véhiculées par les politiques publiques de maternité et de fécondité qui se sont succédées depuis la Révolution mexicaine (1910-1920), lesquelles sont puissamment relayées par les médias et la culture populaire (les *telenovelas* ou séries télévisées notamment) [20]. C'est l'idée plus générale, défendue par Michaël Herzfeld (2005), selon laquelle les États-Nations manipulent les pratiques intimes et l'intimité des citoyens à des fins de récupérations politiques, pour renforcer leur attachement à la patrie. En témoignent, dans un autre registre, l'ensemble des programmes publics interinstitutionnels de lutte contre la pauvreté, qu'ils opèrent sous forme de redistribution alimentaire ou d'aide financière conditionnée. Si les intitulés et les critères d'obtention changent légèrement selon les gouvernements [21], les « bénéficiaires » restent toujours « les mères » au motif qu'elles sont le pivot de la famille et le garant du bien-être de ses membres. Le message politique est clair : la femme responsable et citoyenne est incontestablement une « bonne mère » dont le

19. Sur l'ambivalence du statut de la femme dans les imaginaires latino-américains, *cf.* Merit Melhuus & Kristi Anne Stolen eds. (1996).

20. Sur la consolidation des politiques publiques de promotion maternelle, le rôle citoyen de la femme et les constructions idéologiques qui les sous-tendent, *cf.* la thèse de Renata E. Hryciuk (2008).

21. *Solidaridad*, *Progresa*, *Oportunidades*, *Prospera*… : sur la place des femmes et des enfants dans ces programmes, *cf.* Marguerite Bey (2003) et Charles-Édouard de Suremain (sous presse).

devoir est de servir sa patrie en se mettant au service des siens, pour le bien-être (*bienestar*) de tous, si possible à partir de chez soi. En témoignent les festivités nationales qui ont lieu le jour de la fête des mères (*día de la madre*, célébrée le 10 mai) durant laquelle tous les acteurs de la société vouent un véritable culte à leur mère et, au-delà, à l'image archétypale de « la mère », nécessairement nourricière, féconde et protectrice, en passant par l'hommage solennel rendu à celle de tous les Mexicains, à savoir la Vierge de Guadalupe [22]. Pourtant, une observation, même rapide, de la vie quotidienne dans la rue à Mexico tend à montrer une tendance inverse, notamment dans les classes moyennes : les femmes occupent une place considérable sur le marché du travail formel et informel ; certaines ne cachent pas leur volonté de limiter leur nombre d'enfants au bénéfice d'une meilleure éducation ; elles parlent de planification familiale et d'éducation sexuelle ; elles revendiquent le droit des femmes et l'égalité des relations entre femmes et hommes dans un pays où les violences conjugales et les féminicides comptent parmi les plus importants d'Amérique latine d'après les Nations Unies ; certaines n'hésitent pas à divorcer et à vivre seules avec leurs enfants… De telle sorte que le décalage est immense entre d'une part les discours stéréotypés des hommes politiques et les images conservatrices colportées par les médias et d'autre part les messages contestataires relayés par les associations de femmes, les ONG, l'Institut national des femmes (*Instituto nacional de la mujeres*, créé en 2001 par le Parlement) sur les nouvelles formes de parentalité [23] et l'immense majorité des femmes « ordinaires ». À ce point que l'on peut se demander pourquoi, dans ce contexte, le baby shower apparaît si fortement plébiscité.

L'hypothèse défendue par Renata E. Hryciuk (2010), sur la base de données ethnographiques recueillies dans l'un des 16 « villages originaires » (*pueblos originarios*) de l'État de Mexico, est que le succès du baby shower viendrait justement du fait qu'il s'agit d'une fête privée et non-investie par les pouvoirs publics. L'auteure va même plus loin en décrivant la cérémonie comme une forme de revanche prise par les femmes sur le pouvoir masculin et la société toute entière, laquelle leur fixerait la maternité comme seule horizon d'épanouissement identitaire. L'investissement des femmes dans le baby shower serait, autrement dit, à la mesure de la force de cette assignation – contrainte par définition. Au-delà, le baby shower serait l'une des rares occasions de la vie où une femme occuperait le centre de toutes les attentions : choyée, servie, gâtée… en somme bercée d'un bonheur dont sa condition de femme, de mère et d'épouse la priverait en temps normal.

Le baby shower serait-il la manifestation silencieuse des sans-voix ? S'agirait-il d'un type de résistance passive dans une société qui ne laisserait que peu de place à la promotion des femmes ? Sans nul doute, mais il nous semblerait cependant réducteur de ne voir dans le baby shower qu'une réaction politique, par définition éphémère, dans un monde qui ne cesse par ailleurs de se remettre en question et de se transformer.

22. Renata E. Hryciuk (2008 : 293) rapporte toutefois des témoignages contradictoires de femmes sur la fête des mères, laquelle représenterait une charge de travail supplémentaire en termes de préparation (costumes pour les enfants), de temps passé à l'école (à assister aux spectacles) et à cuisiner (non pas chez elle mais pour l'école), en dépit du discours qui les exonèrerait de tâches ménagères ce jour-là. *Cf.* Marta Acevedo (2002) sur la dimension politique et idéologique des jours de fête au Mexique.

23. L'institut se fait le relais de la conférence mondiale des femmes de Beijing (1995) qui préconisait la nécessité de repenser les rapports hommes-femmes et d'inscrire la dimension du « genre » dans les agendas des politiques publiques nationales.

Nous y décelons davantage une forme de transmission à plusieurs voix – lors d'un grand moment d'émotion, d'humour, d'échange et de convivialité pour celles et ceux qui le vivent –, éventuellement investie de valeurs politiques, visant à faire advenir socialement et symboliquement un enfant et un parent au monde.

6 Conclusion : diversité phénoménale et unité ontologique du baby shower

Quoi de commun entre une cérémonie réunissant des jeunes mères ayant déjà « bénéficié » d'un baby shower et un baby shower qui regroupe des jeunes hommes célibataires sans enfants, à l'exception d'un seul, le père de l'enfant en gestation ? Comment élucider ce paradoxe selon lequel si certaines fêtes sont organisées par des parents de la future mère, d'autres le sont par des amis du futur père ? Entre l'unité ontologique du baby shower et la diversité de ses expressions, manque à l'évidence un fil conducteur qui pourrait être l'impérieuse nécessité de faire advenir au monde qui l'accueille non seulement un enfant, mais aussi son entourage (parents, *compadres*, amis). En dépit de ses multiples déclinaisons et mises en scène, nous faisons l'hypothèse que le baby shower mobilise trois types généraux de comportements étudiés par les anthropologues.

Le premier comportement renvoie aux ethnothéories, autrement dit aux « attentes parentales ». Dans la littérature, elles se définissent par les « attentes et exigences des parents vis-à-vis de leurs enfants en fonction des aptitudes qu'ils leur prêtent à un âge donné » (Delalande 2009 : 106) ; ces attentes parentales « s'investissent en fonction des aptitudes socialement nécessaires et qui tendent à ralentir ou à précipiter le franchissement des étapes de maîtrises escomptées » (Lallemand 1997 : 49 ; *cf.* également 2013). Éminemment variables, les attentes parentales colportent les règles de comportement idéales afférentes à chaque sexe selon son âge. Explicitement ou implicitement énoncées, elles participent directement de la reproduction de la société ou de sa « grammaire sexuelle » selon l'expression de Nicole-Claude Mathieu (1991 : 661). On peut se demander ce que le baby shower donne à voir des attentes parentales et si celles-ci concerne le fœtus ou l'enfant à naître.

Le second comportement renvoie aux « compétences parentales » relatives « aux idées et aux conceptions véhiculées par les parents au sujet du rôle parental et du développement de l'enfant », selon la définition large proposée par Raymond Massé (1991 : 279). Loin de se limiter à la qualité des soins de santé ou affectifs prodigués par des parents envers leur enfant, au sens de *care* en anglais (Saillant & Gagnon 1999), elle s'étend à l'ensemble des valeurs et attitudes qui lui sont transmises et qui concourent à l'intégrer pleinement à la société. Au-delà d'une série réduite de gestes inculqués, plus ou moins techniques et standardisés, les compétences parentales engagent une vision de la vie.

Le troisième comportement pourrait être envisagé comme le pendant enfantin du second : il renvoie à la « capabilité », selon le mot de Paul Ricœur, popularisée sous l'anglicisme d'agencéité dans la mouvance du développement des *Childhood Studies* (James & Prout 1997) qui utilise la notion d'a_gency_ ; James & James 2008 ; Mayall 2002). Il s'agit de la capacité d'un individu, ici d'un enfant en gestation, à agir et interagir activement avec son environnement, indépendamment de la pression ou de

l'influence des autres acteurs, en l'occurrence des adultes. L'agencéité, qui fait appel à l'aptitude de décider, de choisir et aussi de s'exprimer librement, fait l'objet d'une abondante littérature critique qui lui reproche les valeurs exagérément occidentalo- et adulto-centrées qu'il véhicule (Lancy 2012 ; Szulc, Hecht, Hernández, Leavy, Varela, Verón & Finchelstein 2012). Cependant, il a été montré que dans de nombreuses sociétés, le petit enfant, et même le fœtus, étaient dotés d'une forme d'agencéité reposant sur des conceptions spécifiques de la personne (Walentowitz 2003 ; Gottlieb 2004 ; Razy 2007) ; par ailleurs, la psychologie du développement et la psychanalyse ont permis de réviser le statut du petit enfant et de s'accorder, là aussi, mais pour des raisons et à des fins différentes, sur l'existence précoce de son agencéité (Razy 2012). Dans le cas du baby shower, la notion d'agencéité semble être mise à l'épreuve de façon inédite dans la mesure où elle concerne des enfants qui ne s'expriment pas verbalement et qui ne sont pas encore nés. Il convient donc de se pencher sur les manifestations de cette agencéité anténatale.

On l'a dit, un ingrédient essentiel au succès de la cérémonie se compose d'un ensemble hétéroclite d'objets miniatures (cahiers, hochets, images, ballons, jouets, tétines, vêtements, couffins, langes, biberons…), évoquant le monde de la petite enfance, et dont la forme, la fonction et la signification sont indissociables des trois comportements qui viennent d'être décrits. Ces objets, pour prolonger la piste ouverte par Marcel Mauss et poursuivie par Jean-Pierre Warnier (1999), sont profondément « intériorisés » ou « incorporés » par les participants au baby shower. Quoi qu'ils restent en-dehors du corps à proprement parler (ils ne sont pas absorbés à l'exception des aliments offerts qui sont comestibles), ces objets n'en sont pas moins investis du sens que leur confèrent les invités : c'est, en d'autres termes, la dynamique de l'objet qui est intériorisée « par la prise que le sujet exerce sur lui » (Warnier 1999 : 11). À l'évidence, ces objets miniatures comptent bien moins pour leur valeur marchande, relativement modeste, que pour les attentes, capacités et espoirs qu'ils expriment chez les protagonistes de la cérémonie. Leur présence lors des baby showers mexicains et leur prolifération sur les étals spécialisés n'est pas sans rappeler la profusion de la miniature dans la société mexicaine en général ; qu'il s'agisse de scènes quotidiennes (métiers), religieuses (la nativité, les autels pour les morts, etc.), de personnages (*niño Dios*), d'objets artisanaux ou manufacturés (outils, ustensiles de cuisine), tout existe en miniature au Mexique. Les places, les fonctions et le sens qui leur sont associés sont multiples, mais on notera que nombre de ces objets miniatures, notamment en terre cuite, sont utilisés comme offrandes ou décorations et que d'autres, les ustensiles de cuisine (des plus modernes aux plus traditionnels) sont par exemple offerts aux petites filles. Cette « tradition » offre, sans conteste, un cadre propice au développement et au succès des miniatures spécifiques au baby shower. Un parallèle pourrait être ainsi établi entre les objets miniatures du baby shower mexicain et de la fête des *alasitas* en Bolivie [24]. À l'origine, cette dernière consistait en l'échange et la redistribution d'objets miniatures représentant les biens, y compris agricoles, que les paysans sou-

24. D'après Cros & Dory (2004 : 171), *alacitas* serait la déformation contemporaine de l'expression « achète-moi » en langue aymara.

haitaient acquérir pendant l'année. Les deux fêtes incarnent l'attente et l'espoir de ce qui va se démultiplier, s'amplifier et, par extension, se développer [25] ?

Pour finir, on peut émettre l'hypothèse selon laquelle le baby shower préfigurerait, au Mexique, les anniversaires de l'enfant (du premier à la fête des 15 ans pour les filles, en passant par la « présentation » des trois ans, à caractère religieux catholique) qui revêtent une importance considérable dans de nombreuses couches de la population et donnent souvent lieu à des dépenses somptuaires. En témoignent les salons loués pour l'occasion, les gâteaux des plus extravagants et les tenues de fête achetées et arborées par tous. Signe de cette communauté structurelle, la « pluie de cadeaux » du baby shower présente des points communs avec les anniversaires d'enfants au cours desquels une « pluie de bonbons » tombe de la *piñata* [26] frappée par l'intéressé. Partant de là, il semble légitime de se demander si le succès du baby shower ne peut pas être en partie attribué, au Mexique, au fait qu'il s'intègre dans un cycle d'anniversaires préexistant.

Bibliographie

Acevedo M., 2002, « 10 de mayo... », In G. Gutiérrez Castañeda (éd.) *Feminismo en México. Revisión histórico-crítica del siglo que termina*. México : PUEG/UNAM.

Angé O. & Pitrou P., 2016, « Miniatures in Mesoamerica and the Andes : Theories of Life, Values, and Relatedness », *Journal of Anthropological Research* 72(4), p. 408-415.

Bey M., 2003, « The Mexican child. From work with the family to paid employment », *Childhood* 10(3), p. 287-299.

Braithwaite D.O., 1995, « Ritualized embarrassment at 'coed'wedding and baby showers », *Communication Reports* 8, p. 145-157.

Burns E., 2015, « The blessingway ceremony : ritual, nostalgic imagination and feminist spirituality », *Journal of Religion and Health* 54(2), p. 783-797.

Byström C., 2015, « The ritual construction of fetal personhood. A voyage through the gendering of the unborn in Peruvian baby showers », Department of Ethnology, history of religions and gender studies (ERG), Gender Studies III, 41p.

Christinat J.-L., 1989, *Des parrains pour la vie. Parenté rituelle dans une communauté des Andes péruvienne*. Paris : Éditions de l'Institut d'Ethnologie-Éditions de la Maison des sciences de l'Homme.

Clarke A.J., 2004, « Maternity and materiality : becoming a mother in consumer culture » (55-71), In *Consuming motherhood* (J.S. Taylor, L.L. Layne & D.N. Wozniak eds.). New Brunswick, New Jersey, London : Rudgers University Press.

Côté-Arsenault D., Brody D. & Dombeck M.-T., 2009, « Pregnancy as a rite of passage : liminality, rituals & Communitas », *Journal of Prenatal & Perinatal Psychology & Health* 24(2), p. 69 -83.

Cros M. & Dory D., 2004, « Apprivoiser le marché. Éléments d'interprétation des *alacitas* en Bolivie », *Journal des Anthropologues* 98-99, p. 171-201.

25. On a aussi l'utilisation d'objets miniatures avec indication des biens agricoles sous forme d'ex-voto pour les pèlerinages : porcs, mules, bœufs... Pour autant, les exemples que nous traitons dans ce texte ne ressortissent pas directement de la culture paysanne ou indienne – ce qui montre bien que le phénomène reste à explorer. *Cf.* le colloque « Mondes miniatures et régénération de la vie » (2015), organisé au Musée du Quai Branly ; *cf.* aussi le numéro spécial du *Journal of Antropological Research* consacré à la question (2016), en particulier le texte de Olivia Angé & Pierig Pitrou (2016).

26. Littéralement « pot en terre cuite » en italien (*pignatta*), la *piñata* est probablement originaire de Chine et a été introduite au Mexique par les missionnaires catholiques. Après moult transformations, elle désigne aujourd'hui une figurine de matériaux cassables, le plus souvent une sphère, assortie de pics, généralement sept du nombre des péchés capitaux ; la *piñata*, qui symbolise le Mal, est remplie de sucreries, qui symbolisent la tentation, que l'on se doit de vaincre, de briser les yeux bandés (grâce à la foi), pour en redistribuer les produits (les bonbons) selon le principe de la charité chrétienne (De la Roca, Aguilar, Villagrán, Solórzano & Gonzaléz (2001). Des précédents auraient toutefois existé chez les Aztèques et les anciens Mayas, ce qui montre bien le caractère métis de l'objet.

De la Roca L., Aguilar Y., Villagrán J.A., Solórzano I. & Gonzaléz L., 2001, « Una visión antropológica sobre las piñatas en la ciudad de Guatemala », *Tradiciones de Guatemala (revista cel Centro de estudios folkloricos)* 56, p. 203-224.

Delalande J., 2009, « Pratiquer l'anthropologie de l'enfance en sciences de l'éducation : une aide à la réflexion » (103-112), In A. Vergnioux (éd.) *40 ans de sciences de l'éducation*. Caen : Presses Universitaires de Caen.

Fisher E. & Gainer B., 1993, « Baby showers : a rite of passage in transition », *Advances in Consumer Research* 20, p. 320-324.

Gottlieb A., 2004, *The Afterlife Is Where We Come from : The Culture of Infancy in West Africa*. Chicago : University of Chicago Press.

Grunlan S.A. & Mayers M.K., [1979]1988, *Cultural anthropology : a christian perspective*. Grand Rapids : ZondervanPublishingHouse.

Hamayon R., 2012, *Jouer. Étude anthropologique à partir d'exemples sibériens*. Paris : La Découverte.

Han S., 2009, « Imagining babies through belly talk », *Anthropology News* 50(2), p. 13 -25.

Herzfeld M., 2005, *Cultural intimacy. Social poetics in the Nation-State*. New York, London : Routlege.

Hryciuk R.E., 2010, « (Re)constructing motherhood in contemporary Mexico : discourses, ideologies and everyday practices », *Polish Sociological Review*, 172, p. 487-502.

James A. & James A., 2008, *Key Concepts in Childhood Studies*. London : Sage Publications.

James A. & Prout A., 1997, *Constructing and Reconstructing Childhood : Contemporary Issues in the Sociological Study of Childhood*. London : Routledge.

Jolly É., 2004, *Boire avec esprit. Bière de mil et société dogon*. Nanterre : Société d'Ethnologie.

Lallemand S., 2013a, « Enfances d'ailleurs, approche anthropologique » (7-57), In M. Guidetti, M.-F. Morel & S. Lallemand (éds.) *Enfances d'ailleurs, d'hier et d'aujourd'hui. Approche comparative*. Paris : Armand Colin.

Lallemand S., 2013b, « Approche ethno-anthropologique de la famille dans son rapport à l'éducation » (35-55), In G. Bergonnier-Dupuy, H. Join-Lambert & P. Durning (éds.), *Traité d'éducation familiale*. Paris : Dunod.

Lancy D.F., 2012, « Unmasking Children's Agency », *AnthropoChildren* 2 : http ://popups.ulg.ac.be/2034-8517/index.php ?id=1253.

Layne L.L., 2006, « 'He was a real baby with baby things'. A material culture analysis of personhood, parenthood and pregnancy loss », *Journal of material culture* 5(3), p. 321-345.

Magny C., 2008, « Quand on ne peut plus boire ni mâcher de feuilles de coca. Le cas des convertis « protestants » dans les Andes centrales péruviennes », *Anthropology of Food* S4 : http ://aof.revues.org/2972.

Melhuus M. & Stolen K.A. (éds.), 1996, *Machos, mistresses, madonas. Contesting the power of Latin American gender imaginary*. London, New York : Verso.

Mathieu N.-C., 1991, « Sexes (différenciations des) » (660-664), In P. Bonte & M. Izard (éds.), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris Presses Universitaires de France.

Massé R., 1991, « La conception populaire de la compétence parentale », *Apprentissage et socialisation* 14, p. 279-290.

Mayall B., 2002, *Towards a sociology for childhood. Thinking from children's lives*. Maidenhead : Open University Press.

Nelson F., 2003, « Stories, legends and ordeals : the discursive journey into the culture of motherhood », *Organization Development Journal* 21(4), p. 15-32.

Platt T., 2001, « El feto agresivo. Parto, formación de la persona y mito-historia en los Andes », *Annuario de Estudios Americanos* 58(2), p. 633-678.

Razy É., 2007, *Naître et devenir. Anthropologie de la petite enfance en pays soninké (Mali)*. Nanterre : Société d'Ethnologie.

Razy É., 2012, « Pratique des sentiments et petite enfance à partir du pays soninké (Mali). Du modèle à la constellation » (*105-126), Modèles d'enfances. Successions, transformations, croisements, D. Bonnet, C. Rollet & C.-É. de Suremain (éds.). Paris : Éditions des Archives Contemporaines.*

Rothman B.K., 1989, *Recreating motherhood*. New Brunswick, New Jersey : Rudgers University Press.

Sánchez B.A., 2003, *Mujeres, maternidad y cambio. Prácticas reproductivas y experiencias maternas en la Ciudad de México*. México : PUEG/UNAM, UAM-Xochimilco.

Singly (de) F., 2009, *Comment aider l'enfant à devenir lui-même ? Guide de voyage à l'intention du parent*. Paris : Armand Colin.

Strathern M., 1992, *After nature. English kinship in the late twentieth century*. Manchester : University of Manchester.

Suremain (de) Ch.-É sous presse « Hacer feliz a niños 'pobres'. Exclusión y placer alimentario en Izamal (Yucatán, México) », In A. Pasquier & Rubio B. (éd.) *Alimentación, pobreza y políticas públicas en Mexico*. México : IIS-UNAM/CONABIO.

Szulc A., Hecht A.C., Hernández M.C., Leavy P., Varela M., Verón L. & Finchelstein I., 2012, « Naturalism, Agency and Ethics in Ethnographic Research With Children. Suggestions for Debate », *AnthropoChildren* 2 : http ://popups.ulg.ac.be/2034-8517/index.php ?id=1270.

Théry I., 1992, « Nouveaux droits de l'enfant, la potion magique ? », *Esprit* 180(3-4), p. 5-30.

Tillard B., 2004, « Le fœtus, une approche anthropologique », In S. Missonnier, B. Golse & M. Soulé (éds.) *La grossesse, l'enfant virtuel et la parentalité* (41-60). Paris : Presses Universitaires de France.

Tillard B., 2003, *Des familles face à la naissance*. Paris : L'Harmattan.

Walentowitz S., 2003, *Enfant de Soi, enfant de l'Autre. La construction symbolique et sociale des identités à travers une étude anthropologique de la naissance chez les Touaregs (Kel Eghlal et Ayttawari de l'Azawagh, Niger)*. Thèse de doctorat, Paris, EHESS.

Walentowitz S., 2005, « La vie sociale du fœtus. Regards anthropologiques », *Spirale* 36(4) : 125-141.

Warnier J.-P., 1999, *Construire la culture matérielle. L'homme qui pensait avec ses doigts*. Paris : Presses Universitaires de France.

Williams V., 2017, *Celebrating life customs around the world : from baby showers to funerals*, Volume 1. Santa Barbara, Denver : ABC-CLIO.